

Bulbul SHARMA

MAINTENANT
QUE J'AI CINQUANTE ANS

Nouvelles traduites de l'anglais (Inde)
par Mélanie Basnel



Éditions
Philippe Picquier

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

La colère des aubergines

Mes sacrées tantes

Mnague amère

Titre original : *Now That Im Fifty*

© 20??, Bulbul Sharma
Published by arrangement with Penguin Books India

© 2007, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

En couverture : © ??????????

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Atelier EquiPage – Marseille

ISBN : 978-2-87730-??????????????

SOMMAIRE

<i>Maintenant que j'ai cinquante ans</i>	00
<i>La vie après la mort</i>	00
<i>La salsa à cinquante ans</i>	00
<i>Des étrangers dans le parc</i>	00
<i>Surprise d'anniversaire</i>	00
<i>Dilemme</i>	00
<i>Un endroit bien à elle</i>	00
<i>La robe de chambre en velours rose</i>	00
<i>Le mariage de Meera</i>	00
<i>La liberté à cinquante ans</i>	00
<i>La phobie de la cinquantaine</i>	00
Glossaire	00

MAINTENANT QUE J'AI CINQUANTE ANS

Le jour de mon cinquantième anniversaire, j'ai commencé à voir des choses. Au début, ce n'était rien de plus que des taches, alors j'ai d'abord pensé qu'il me fallait des lunettes. Moi qui avais jusque-là été si fière de pouvoir lire sans lunettes. Mon défunt mari répétait sans cesse qu'il m'en faudrait à quarante ans. Pourtant, à quarante-neuf ans, je voyais toujours aussi bien, et ça l'agaçait profondément. Tous les matins, quand nous lisions le journal, il me proposait ses propres lunettes que je refusais d'un simple sourire, d'un hochement de tête et d'un petit « non » très poli. Mon pauvre mari, il était tellement gentil. Il est mort depuis, mais s'il était encore parmi nous, il souhaiterait tous les matins que ma vue ait baissé pendant la nuit.

Quelques semaines après mon cinquantième anniversaire, les petites taches sont devenues plus nettes. Je ne les voyais jamais plus d'une seconde ou deux, et seulement du coin de l'œil. D'abord des petites flèches et des petits points noirs, puis des formes plus grandes. Progressivement, d'autres éléments ont fait leur apparition, des choses que je pouvais facilement reconnaître sans avoir à tourner

la tête. Des livres qui tombaient des étagères, des souris, des araignées, des pigeons. Des chemises, des chaussettes et des *dupatta* qui virevoltaient dans la pièce et disparaissaient dès que je regardais dans leur direction. J'ai même vu une fois une paire de chaussures à talons rouge vif, le genre de chaussures que portent les filles de mauvaise vie, passer en courant dans le couloir.

Six mois plus tard, alors que je faisais la sieste sur le canapé après un déjeuner sans sel et sans graisses – mon médecin m'avait ordonné de perdre deux kilos, sans quoi il serait obligé de me prescrire un traitement contre l'hypertension –, j'ai vu une femme traverser mon salon à toute allure. Je me suis levée du canapé et j'ai crié :

« Qui êtes-vous ? »

Pas de réponse. La porte était fermée à clé et les domestiques étaient tous dans leurs quartiers, derrière la maison. J'ai crié de nouveau :

« Qui... ? »

Je n'avais pas peur. Pas encore.

Je sais depuis ma plus tendre enfance que des gens, des animaux et des choses invisibles rôdent en permanence autour de moi. Jusque-là je ne les voyais pas, mais je les entendais bruire et soupirer tout près de ma peau. La nuit, il m'arrivait parfois de sentir des mains caresser mon visage. D'après ma mère, j'avais reçu un don, mais mes sœurs me prenaient pour une folle et refusaient de dormir dans la même chambre que moi.

Ce n'est que maintenant, la cinquantaine passée, que je parvenais enfin à voir quelque chose de

Maintenant que j'ai cinquante ans

concret. Les dieux avaient semble-t-il attendu que j'atteigne l'âge voulu pour mériter ce fameux don. Car pour moi, c'en est bien un.

J'ai tourné la tête et je l'ai vue, une femme de chair et de sang – bien que je doute qu'elle ait été faite de ces matières-là. C'était la première fois que je voyais quelqu'un aussi clairement. Elle portait un sari gris, et ses talons étaient tout secs, crevassés. Elle n'avait pourtant pas l'air pauvre. Cette femme n'était plus toute jeune, mais très vive ; elle a disparu de ma vue avant que j'aie eu le temps de l'appeler.

Je me suis rassise pour réfléchir. Si je prenais le risque d'en parler à mes fils, ils allaient me sourire d'un air embarrassé, s'inquiéter et m'envoyer voir un psychiatre. Non pas que cela me dérange, j'aurais été très intéressée d'entendre ce que ce monsieur avait à dire. Oui, ce monsieur, car j'étais convaincue que mes trois fils – dont deux étaient dentistes, comme leur défunt père – m'emmèneraient forcément voir un médecin homme. Mon petit dernier, avocat, me déclarerait sénile. Il serait même ravi par la nouvelle, ce serait pour lui un véritable cadeau puisque cela lui permettrait d'avoir enfin la mainmise sur mes affaires.

« Je l'ai toujours dit à Pitaji, elle est incapable de se prendre en charge », l'entendais-je déjà jubiler en se frottant les mains, pendant que son épouse aux yeux de lapin terrifié minauderait, transportée de joie.

J'ai donc décidé de ne rien leur dire pour l'instant. Il valait mieux attendre de voir comment les

choses allaient évoluer, comme le disait souvent mon cher père. C'était un avocat de renom, mais sa vraie passion était de soigner les gens par la foi et les remèdes naturels. A chaque fois qu'un client venait le voir pour un conseil juridique, il repartait les bras chargés de cristaux, de racines et d'écorces. Vers la fin de sa carrière, il a cessé d'exercer en tant qu'avocat pour se consacrer entièrement à sa passion. Les gens venaient de tout le pays, atteints de maux parfois très étranges. S'il avait été encore en vie, il m'aurait dit quoi faire et se serait réjoui de mon don. J'aurais d'ailleurs été ravie de lui faire plaisir.

J'aime qu'on me dise quoi faire. Mes journées ont toujours été organisées par mon père, puis par mon mari et enfin par mes fils. Je hoche la tête et fais semblant de les écouter. Il leur arrive parfois d'oublier ce qu'ils viennent de me dire, et je peux alors me glisser dans les interstices et faire ce que bon me semble. C'est tellement facile. Mais je me contente la plupart du temps de suivre le chemin tracé pour moi. Réfléchir par moi-même me demande beaucoup trop d'efforts.

D'ailleurs, je suis toujours choquée par la grossièreté avec laquelle mes belles-filles traitent mes fils. Elles médisent dans leur dos, font des projets sans même leur en toucher un mot et refusent d'obéir aux ordres. Ma et Baba doivent les regarder de là-haut et avoir les mains qui les démangent de leur donner une bonne correction.

Ma avait une voix très douce, mais pouvait terroriser n'importe qui quand elle le voulait. Il suffisait qu'elle se dresse de toute sa hauteur, regarde la

Maintenant que j'ai cinquante ans

personne droit dans les yeux et s'adresse à elle d'une voix forte. Tout le monde obéissait toujours à Ma, sans poser la moindre question. Même Baba – pourtant respecté et craint par ses collègues de bureau – s'inclinait devant son épouse.

« N'aie pas peur de montrer ta colère, ma fille, me répétait-elle souvent. C'est par la colère que tu pousseras les gens à t'obéir. »

Mais je ne parviens jamais à rester en colère contre qui que ce soit. Je me sens vite seule et j'ai peur qu'on ne m'aime plus.

Je demande souvent à Ma de me conseiller sur ce que je dois faire ou dire, et la plupart du temps elle me répond. Mais j'ai encore quelques difficultés à déchiffrer ses paroles. En tout cas, une chose est sûre, c'est qu'elle vient toujours à ma rescousse lorsque je lui demande de me venger de quelqu'un qui s'est montré grossier ou désagréable avec moi. J'avais une grand-tante qui pouvait donner le mauvais œil. Les anciens de la famille qui l'ont connue racontent qu'il suffisait qu'elle vous fixe pour que tout votre corps se mette à trembler. Vous vous mettiez ensuite à transpirer abondamment, quand vous n'étiez pas pris de terribles démangeaisons. Mais Ma disait que le mauvais œil de la grand-tante se déclenchait souvent à retardement et s'abattait au moment l'où on ne s'y attendait plus, bien après que la grand-tante avait oublié la querelle et s'était réconciliée avec sa victime. Le mauvais œil agissait toujours sans prévenir, alors que la grand-tante et sa victime étaient assises côte à côte, à boire le thé ou écosser des petits pois. La victime était prise de

tremblements, et son œil gauche se mettait alors à cligner sans raison. Dans ces cas-là, la grand-tante était tout à fait consciente de ce qui était en train de se produire, mais se retrouvait totalement impuissante. Elle avait le pouvoir de donner le mauvais œil, mais pas celui de l'enlever. Malheureusement, il ne touchait que les femmes puisque ma grand-tante ne parlait jamais à aucun homme en dehors de son mari, ses frères et ses fils, et qu'elle n'aurait jamais osé ni souhaité donner le mauvais œil aux hommes de sa famille.

Je ne veux pas dire par là que j'aimerais donner le mauvais œil à mes belles-filles, ah non, ça jamais ! Ce sont des filles correctes, et leurs parents ont accordé des dots énormes. Elles m'offrent des saris et des bonbons à toutes les occasions : Diwali, Holi, mon anniversaire, les anniversaires de mes fils, ceux de mariage, et même une fois pour Noël. Mais cette fois-là, j'ai été obligée de refuser.

Je suis une bonne hindoue, et accepter des cadeaux à Noël serait faire offense à mes défunts parents, qui étaient de bons hindous eux aussi.

Mais j'ai quand même gardé le gâteau. Un cake aux fruits secs, délicieux. Après tout, quel mal y aurait-il eu à l'accepter ? On en mange tout le temps, des gâteaux. Ils n'ont aucune signification religieuse pour nous. C'est comme de manger des tartines ou des biscuits avec le thé du matin. Jésus-Christ vous bénit si vous mangez du gâteau. De toute façon, nos dieux hindous sont très tolérants, ils se fichent de ce que vous faites tant que vous n'oubliez pas de leur adresser des prières tous les

jours et de leur offrir des friandises au beurre clarifié.

Cet après-midi, je regardais la télévision. J'aime bien la série qui passe l'après-midi, celle qui parle d'une famille riche et de toutes ses histoires compliquées. Il y a un vrai fonds social dans cette série, et puis les femmes portent des saris et des bijoux absolument magnifiques. Dès le générique de début, j'ai revu la femme aux pieds calleux. Cette fois-ci, elle est passée très lentement par la porte. Elle avait l'air fatiguée, incapable de marcher plus vite. Mais je n'ai pas vu son visage, j'ai seulement entraperçu son *sari palla*. Il était rouge, avec des perles dorées, il ressemblait beaucoup à celui que je portais pour mon mariage. Ce jour-là, tous les gens m'ont dit que c'était le plus beau sari qu'ils aient jamais vu.

Je ne sors plus beaucoup depuis que mon mari est mort, même si mes amies de mon âge partent souvent en voyage à l'étranger pour les vacances ou pour rendre visite à leurs enfants. Heureusement pour moi, mes fils vivent chez nous. Enfin, je devrais dire chez moi, puisque mon défunt mari, un homme d'une grande sagesse, m'a laissé la maison. Il m'a d'ailleurs tout laissé : les maisons, les boutiques, la ferme et le bungalow en bord de mer.

J'ai déjà rédigé mon testament, mais je n'en ai rien dit à mes fils. Je préfère les laisser essayer de deviner qui aura quoi. Ils devront attendre que je sois morte pour savoir. Ma a fait faire mon horoscope par mon oncle, un fonctionnaire retraité devenu *sadhu*, et d'après lui, je vais vivre jusqu'à

soixante-quatre ans. Il me reste encore quatorze ans. Je suis en bonne santé, malgré quelques problèmes de genoux et le fait que je ne puisse plus manger de chou-fleur le soir parce que ça me donne des gaz.

J'aimerais bien que cette femme se décide, qu'elle reste ou s'en aille, mais qu'elle cesse ce jeu de cache-cache. Ça me fatigue. Pourquoi ne tient-elle pas en place cinq minutes, que je puisse au moins voir son visage ? J'étais bien plus heureuse avant qu'elle n'arrive, quand je ne voyais encore que des objets volants, des théières et des chaussures. Parce qu'on n'a jamais envie qu'une théière ou une chaussure s'asseye à côté de nous sur le canapé pour discuter.

Hier soir, j'ai été un peu trop gourmande et j'ai mangé du chou-fleur. J'ai été obligée de me lever dans la nuit pour prendre un cachet contre les flatulences, et c'est là que j'ai vu le serpent, roulé en boule juste à côté de la porte. Je suis restée à le fixer pendant plusieurs minutes. Je n'ai jamais eu peur des serpents. Les lézards me terrifient, mais pas les serpents. Celui-là était très fin, noir avec des petites taches jaunes, et il a levé la tête pour me regarder. Nous sommes restés à nous observer un bon moment, puis il a glissé jusqu'à la fenêtre et s'en est allé. J'ai pris mon cachet et suis retournée me coucher. Toutes ces allées et venues m'avaient épuisée. J'ai fermé les yeux et c'est à cet instant que Ma m'a parlé, d'une voix forte et claire, enfin :

« Ma fille, ai-je entendu au-dessus de mon épaule gauche. Ma fille, tu dois apprendre à te tenir

droite. Sinon tu vas finir bossue. Tu as cinquante ans maintenant, il est temps de prendre soin de toi. Tu arrives à l'âge où le corps se dégrade.

— Ma... » ai-je répondu en tournant la tête.

Elle était là, allongée sur mon lit, en train de manger une pomme. Elle avait toujours été très fière de la solidité de ses dents. « Moi j'ai toutes les miennes », lançait-elle pour narguer Baba à chaque fois qu'il retirait son dentier.

« Ma... comment vas-tu ? Comment va Baba ? lui ai-je demandé en essayant de me tourner complètement vers elle, mais mon corps refusait de bouger.

— Je vais bien, ma fille, mais toi, tu as une mine affreuse. Qu'as-tu fait à tes cheveux ? Je t'ai toujours dit de les garder longs et de les attacher correctement. Tu as le visage trop rond et trop large pour avoir les cheveux courts. Tu ressembles à un petit écolier grassouillet », m'a-t-elle dit avant de croquer dans sa pomme.

Moi qui croyais que les fantômes ne mangeaient pas, qu'ils passaient à travers les murs et les objets... mais Ma était bien là, plus réelle encore que lorsqu'elle était en vie. Sa peau était toujours aussi rayonnante, ses cheveux aussi noirs et rassemblés en un chignon bien serré, et elle avait même une guirlande de fleurs de jasmin fraîches autour du cou. Apparemment, les choses ne changeaient pas beaucoup après la mort. Ça rendait même la peau encore plus belle.

« Ma fille, je suis venue te dire que Baba et moi sommes très mécontents de la façon dont se

comportent les domestiques. Tu n'es pas assez ferme avec eux. Je les avais bien formés, et tu es en train de tout gâcher », m'a-t-elle accusée, le regard austère.

Je me suis alors mise à trembler. C'était plus facile d'affronter le serpent que Ma.

« J'essaie, Ma, mais ils ne m'écoutent pas. Ils sont tellement grossiers parfois », me suis-je défendue, les yeux baissés.

J'avais beau être allongée sur mon lit, j'avais l'impression de me retrouver debout devant elle, en jupe d'écolière et chaussures sales.

« Il ne suffit pas d'essayer. Montre-toi digne, que diable ! Regarde-toi, tu passes tes journées à traîner en robe de chambre, avec cette coupe de cheveux ridicule. »

J'aurais aimé parler à Ma de la femme aux talons tout secs que j'avais vue l'autre jour, mais le fantôme de ma mère avait déjà disparu, comme celui de la femme. Tout le monde est beaucoup trop pressé de nos jours, les fantômes autant que les personnes réelles. A chaque fois que j'appelle mes fils, je tombe sur cette voix enregistrée qui me demande de laisser un message après le bip. Quel genre de message peut-on bien laisser sur ces machines ? C'est comme parler à quelqu'un qui n'a pas de corps. C'est comme parler à Ma. Mais Ma a au moins la gentillesse de se montrer en personne, en être humain qui mange des pommes, qui tousse et rote.

Aujourd'hui, j'ai décidé d'inviter les garçons à dîner et de leur parler de la femme en sari. Je vais

Maintenant que j'ai cinquante ans

demander au cuisinier de préparer du ragoût de mouton, du *paneer* et du *sahi bhalla*. Nous aurons aussi du *gajar ka halva* et du gâteau au chocolat noir pour le dessert. La vendeuse de la pâtisserie m'a dit que c'était un gâteau sans œufs. Les garçons adorent ce menu, contrairement à leurs épouses qui sont constamment au régime, ces espèces de tas d'os. Je verrai bien ce qu'ils en pensent. Chacun de mes fils va donner son avis, pendant que leurs femmes resteront assises, à fixer leurs assiettes vides. Peut-être qu'elles comptent les pièces d'argenterie, les assiettes et les saladiers pendant les repas, pour calculer quelle sera leur part après ma mort.

Je me contenterai d'écouter. On ne me demande jamais mon avis sur quoi que ce soit. J'irai peut-être voir un médecin. Ça pourrait être drôle de discuter avec quelqu'un qui n'attend pas avec impatience le jour de ma mort. Je lui raconterai les objets volants, les chaussures, la femme. Mais je ne lui parlerai pas de ma conversation avec Ma. C'est sacré. Je dois garder ça dans ma tête jusqu'à mon dernier souffle. Il me reste quand même encore quatorze ans à tenir.

LA VIE APRÈS LA MORT

Je suis morte à l'âge de cinquante ans. Je ne suis pas vraiment sûre d'avoir atteint les cinquante ans, mais quand ils m'ont emmenée au bûcher funéraire, j'ai entendu des gens s'exclamer qu'au moins j'avais vécu la moitié de ma vie. Dans notre village, la plupart des femmes vivent jusqu'à cent ans, surtout les veuves, et les deuxièmes épouses atteignent parfois les cent dix ans. Les premières épouses dont le mari est encore en vie meurent généralement plus tôt, comme moi.

Aucune de nous ne sait compter, alors nous essayons de deviner nos âges en fonction des grands événements qui se sont produits au moment de notre naissance. Nous savons lesquelles d'entre nous sont nées le jour de la mort de cette grande reine, Victoria, celle qui a régné sur notre peuple pendant cent ans, parce que ces femmes-là marchent toujours la tête haute, alors qu'elles sont souvent petites et grosses. Celles qui sont nées pendant la grande famine n'arrêtent pas de manger, peu importe la quantité de riz que vous leur donnez, leurs estomacs continuent à gargouiller comme un lavabo qui se vide. Quant à celles qui sont nées

pendant le grand tremblement de terre – celui qui a secoué toute la chaîne de montagnes, englouti de nombreux villages, déraciné le vieux cèdre comme une dent pourrie et fait s'écrouler tout un pan de la montagne –, elles ont une démarche d'ivrogne et gardent leurs bras au-dessus de leur tête en permanence, au cas où le ciel leur tomberait dessus.

En ce qui me concerne, je suis née l'année du grand incendie de forêt, quand les versants de la montagne ont brûlé pendant des jours entiers et que tous les animaux sauvages, les chacals, les ours, les renards et les panthères, ont traversé le village la fourrure en flammes. Les oiseaux avaient déjà fui la cime des arbres pour venir s'agglutiner sur les toits des maisons. Les volatiles à moitié rôtis ont grignoté toutes les réserves de maïs et répandu des plumes brûlées partout dans le village. Quant aux serpents, ils n'ont pas réussi à ramper assez vite et ont tous été réduits en cendres. Ma mère m'a dit qu'on sentait encore l'odeur de venin brûlé des mois après l'incendie, comme s'ils essayaient de nous empoisonner même après leur mort.

Ma mère m'a donné naissance la nuit où un renard s'est réfugié dans notre grange pour échapper à un chacal. Mais le chacal l'a suivi et lui a sauté dessus. Il lui a arraché des bouts de queue. Les vaches, surprises par cet événement inattendu dans leurs vies si paisibles, ont fait un tel tapage en grognant et mugissant qu'elles ont couvert les cris de délivrance de ma mère.

Ma pauvre mère s'est toujours senti dépossédée dans cette affaire, parce que personne ne s'est occupée

d'elle ou ne l'a aidée pendant qu'elle hurlait et me poussait hors de son corps. Elle n'a jamais cessé de s'en plaindre auprès de moi : « Tout le monde était dehors, à lancer des paris : le chacal allait-il réussir à attraper le renard, ou se faire berner par cet animal réputé pour sa ruse ?

Tu sais, d'habitude le chacal et le renard ne se battent pas entre eux. Ce sont tous deux des charognards, alors ils sont rarement loin l'un de l'autre, au cas où l'un tomberait sur un cadavre. Mais le feu de forêt les a rendus fous, et ils se sont battus comme chien et chat dans notre étable.

Personne ne se rappelle qui l'a remporté. Seules les vaches doivent s'en souvenir. »

Cinquante ans.

Les dieux m'ont offert de belles années. J'ai bien eu quelques soucis ; les chèvres du voisin qui venaient tout le temps se perdre dans mes champs et broutaient mes pousses de blé tendre, ou mes maux de dents, par exemple. Mais en dehors de ça, je n'ai pas à me plaindre, ma santé était plutôt bonne. J'ai donné naissance à trois beaux fils et j'étais de nouveau sur pied à travailler dans les champs quarante jours après chacun de mes accouchements. J'aurais très bien pu me lever au bout de deux jours, mais on ne m'a pas laissée faire.

« Tu n'as pas le droit d'entrer dans la cuisine tant que les quarante jours ne se sont pas écoulés », m'avait sermonnée ma belle-mère.

Je n'allais pas m'y opposer. C'est bien le seul moment dans sa vie où une femme peut se reposer.

Dans ma jeunesse, j'étais déjà aussi forte que mes frères et je pouvais porter sur mon dos des ballots de paille plus lourds que les leurs. J'étais aussi particulièrement grande pour une fille, au grand dam de mon père et de mes frères. Ils m'obligeaient à baisser la tête et à me rapetisser quand j'étais dans la même pièce qu'eux. J'avais très souvent mal au cou, et le seul moyen de soulager mon corps endolori était de m'étirer dans l'embrasure de la porte lors de mes brefs instants de solitude.

Je ne sais pas du tout comment j'ai pu mourir de manière aussi subite. Une minute plus tôt je coupais de l'herbe sur le versant le plus abrupt de la montagne – vous savez, là où les gardiens de chèvres se construisent des refuges en paille et en branches de pin, pour l'été – et la minute suivante je survolais mon pauvre corps sans vie. Ce jour-là, comme il faisait doux et sec et que j'étais supposée passer la journée à récolter de l'herbe, j'avais mis une vieille tunique et un pantalon élimé. Si j'avais su que j'allais m'écrouler d'un seul coup, sans prévenir, comme une poule malade, je me serais mieux habillée. Je n'aurais pas mis mon plus bel ensemble, non, je ne veux pas qu'on le brûle, mais l'autre, celui que mon mari m'a rapporté de la foire de Renuka l'année dernière.

Mais les dieux ne vous annoncent jamais à l'avance la date de votre mort. S'ils le faisaient, nous pourrions un peu mieux prévoir nos vies, enfiler de beaux vêtements pour le jour fatidique et nous préparer à accueillir la mort comme il se doit.

« Où vas-tu comme ça, tout apprêtée, avec tes plus belles chaussures, ta nouvelle montre et ton *dupatta* tout neuf ? » nous demanderaient les gens, et nous pourrions alors leur répondre : « Je vais mourir aujourd'hui. »

Nous pourrions aussi régler nos comptes avec tous ceux qui se sont montrés méchants envers nous, parce qu'ils ne pourraient plus rien nous faire après notre mort. Il serait trop tard pour qu'ils se vengent et ils ne pourraient pas non plus dire du mal de nous puisqu'on ne doit pas dénigrer les défunts. Nous pourrions emprunter de l'argent, dire des gros mots, manger de ces aliments interdits que l'on rêve de goûter, et avoir plein de mauvaises pensées, de ces pensées que l'on se retient d'avoir de peur d'être foudroyé sur place.

Si j'avais su que je n'avais que cinquante ans à vivre, j'aurais fait tellement plus de choses. Je serais allée au cinéma, en ville, j'aurais mangé de la crème glacée et je me serais montrée plus gentille avec mon pauvre mari malgré toute la peine qu'il m'a causée. De tout ce que les dieux m'ont offert dans ma vie, mon mari est bien le seul être qui ne m'ait jamais rendue heureuse. D'après ma mère, c'était entièrement de ma faute, j'étais responsable de toute cette tristesse et de toutes ces larmes. Je sais pourtant que ce chagrin-là n'était pas le même que celui qui s'empare de vous et vous dévore complètement lorsque vous perdez un être cher. Cette tristesse-là était aussi légère que l'air, mais elle ne me quittait jamais. C'était une sorte de douleur lancinante. Ma mère me répétait que tout ça n'était que

le fruit de mon imagination, comme ces formes que l'on devine dans les nuages, ce visage que l'on croit voir sur la lune.

« Ton mari est un saint. Tu devrais lui laver les pieds et boire l'eau de son bain de pieds tous les matins. Tu as beaucoup de chance d'avoir trouvé un homme aussi bon, toi qui es si grande. »

J'aurais largement préféré boire une grande tasse de thé bien fort et bien sucré plutôt que l'eau du bain de pieds de mon mari, qui doit sûrement avoir un goût infect. Il a beau se laver une fois par semaine et changer de vêtements tous les dix jours, ses pieds ont toujours l'air d'avoir traîné dans une flaque de boue. C'est surprenant, parce que mon mari est quelqu'un de très tatillon, il se lave les mains tout le temps, même quand il n'a rien touché. D'ailleurs, il gaspillait toute l'eau que je m'échinai à rapporter du puits tous les matins.

On nous a mariés quand j'étais toute petite, mais je ne suis pas allée vivre avec lui avant d'avoir treize ou quatorze ans. Je m'en souviens parce que j'avais commencé à perdre du sang cet été-là, et ma mère m'avait formellement interdit de m'approcher des légumes en saumure. Mais je suis quand même allée en manger la nuit, en cachette, pendant que tout le monde dormait, et il n'est rien arrivé, ni à moi ni aux légumes.

La famille de mon mari est d'ailleurs venue me chercher le lendemain de mon larcin. J'étais ravie de partir avec eux.

« Fille sans gêne, comment peux-tu sourire dans un moment pareil ? Essaie au moins d'avoir l'air

triste. Tu quittes la maison de ton père pour toujours », a maugréé ma grand-mère en me pinçant le bras dans l'espoir de m'arracher quelques larmes.

Comme je ne pleurais toujours pas, elle a rabattu mon *dupatta* sur ma tête et en a profité pour me tirer les oreilles.

« Ça t'apprendra, vilaine fille. »

J'ai alors dissimulé mon sourire derrière mon voile rouge. J'étais très heureuse de me marier, de recevoir un coffre plein de nouveaux vêtements et des joncs en or.

Le village de mon mari était juste au-dessus du nôtre. On le voyait très bien depuis notre cour les jours où la brume ne recouvrait pas les montagnes, mais il fallait marcher pendant deux longues heures pour s'y rendre. Ce matin-là, engoncée dans mes vêtements neufs, plus raides et plus lourds que mon *salwar kameez* habituel, je marchais plus lentement. Au-dessus de nos têtes, le ciel était dégagé, d'un bleu étincelant, mais tout autour de nous, la forêt semblait s'épaissir et s'assombrir à mesure que nous gravissions le versant de la montagne, abandonnant derrière nous la maison de mon père. Je n'ai pas regardé une seule fois en arrière, mais je sentais les yeux des membres de ma famille posés sur moi ; ils craignaient que je ne fasse une bêtise et les couvre de honte.

Les ronces du bord du chemin étaient chargées de baies mûres et sucrées, mais je savais qu'il m'était totalement interdit de courir pour aller les cueillir. J'étais une jeune mariée, et les jeunes mariées n'ont pas le droit de courir. Du moins pas

pendant le premier mois de mariage. Après ça, il faut retirer son *dupatta* rouge, enfiler de nouveau ses vieux vêtements et poursuivre le bétail sur toute la montagne.

Le chemin était long et couvert de petits cailloux qui roulaient sous nos pieds et nous faisaient trébucher. Une volée de corbeaux sautillaient à nos côtés et mon beau-père a tenté de les faire fuir en leur hurlant des insanités. Les corbeaux ont répondu par de grands cris, comme ils le font toujours.

Mon mari, les yeux soulignés de khôl et injectés de sang, avait l'air épuisé. Il ne cessait de geindre parce que ses nouvelles chaussures lui faisaient mal aux talons.

« Tu n'as qu'à les enlever et les mettre sur ta tête, espèce de crétin pourri gâté », l'a tancé son père.

J'ai failli éclater de rire, mais je me suis retenue. Je crois pourtant que mon mari, si jeune à l'époque qu'il n'avait même pas l'ombre d'un duvet au-dessus de la lèvre, s'en est aperçu. Il m'a alors lancé un regard glacial. Je ne savais pas encore, à cet instant, qu'il me faudrait vivre avec ce regard jusqu'à la fin de mes jours. Le sentier s'est fait de plus en plus étroit. Je devais faire attention à ne pas tomber, en jetant des regards furtifs par-dessous le voile qui me recouvrait le visage. Mon mari a gémi pendant tout le trajet et son père l'a traité de tous les noms, « petite morveuse, fillette, imbécile, nigaud, fille à sa maman ». Les corbeaux n'ont pas arrêté de croasser au-dessus de nos têtes, et c'est sous ces mauvais auspices que ma belle-famille et moi

sommes arrivés dans le village où je devais passer le reste de ma vie.

Aujourd'hui, en bus, il ne faut plus que quinze minutes pour atteindre notre village, et mon mari se rend régulièrement en ville. Mais à l'époque, il n'y avait pas de bus. Il m'a d'ailleurs fallu attendre de longues années avant de le prendre pour la première fois. Quand mon premier fils est né, la sage-femme n'a pas réussi à le faire sortir.

« Si vous ne l'emmenez pas tout de suite à l'hôpital, elle mourra », a-t-elle crié en levant le poing en direction des hommes, dans l'espoir de les arracher à leur partie de cartes.

Mon mari et ses frères m'ont flanquée sur une paillasse et m'ont portée jusqu'en bas de la montagne, là où passe la route principale. Quand le bus est arrivé, ils m'ont jetée sur le siège de devant comme un tas de vieux vêtements. J'ai hurlé de douleur pendant les longues minutes qu'ils ont passées à marchander le tarif avec le chauffeur de bus.

« Elle ne devrait même pas avoir à payer, elle va à l'hôpital, espèce de vieille chouette borgne ! »

Finalement, le chauffeur a accepté de me faire voyager gratuitement après qu'un des frères de mon mari a menacé de lui casser la mâchoire et de crever les pneus du bus. Nous avons tous voyagé gratuitement. Mes contractions et les douleurs de l'enfantement ont été atténuées par les ballottements du bus, et mon mari a continué à jouer aux cartes derrière moi.

J'ai toujours appelé mon aîné Paploo, même si son vrai prénom est Joginder. Les deux autres sont

nés à la maison, sans encombres, et je les ai pré-nommés Ramesh et Jitender, mais tout le monde les appelait Ramu et Chottu. Leur père ne faisait pas de distinction, il les interpellait tous d'un simple « hé ». Je crois qu'il ne s'est jamais souvenu de leurs prénoms.

Mon mari n'est pas un mauvais homme ; mais il ne m'a jamais rendue heureuse. C'est à cause de ce regard glacial et menaçant qu'il m'a lancé quand nous n'étions encore que des enfants. Il ne m'a jamais regardée différemment. J'ai l'impression qu'il n'a jamais pu me pardonner de m'être moquée de lui. J'ai toujours été une bonne épouse, tout le monde vous le dira, mais de toute ma vie, mon mari ne m'a pas accordé le moindre sourire. Quand j'étais jeune, cela me rendait tellement malheureuse que je pleurais presque toutes les nuits avant de m'endormir. Maintenant, lorsque je regarde le village de là où je suis, je vois mon mari jouer aux cartes, assis sous un rayon de soleil. Il est encore bien en vie, malgré une santé fragile et des quintes de toux incessantes.

A présent, c'est sa deuxième épouse qu'il rend malheureuse. Il ne la bat pas, ne boit pas, rien de tout ça, mais il ne fait pas attention à elle. Vous pouvez crier, mettre trop de piment dans son dîner, lui donner une tunique encore humide à enfiler, il ne fera jamais la moindre remarque, ne vous lancera jamais de regard de colère pure, de gentillesse ou de gratitude. Il se contentera de vous fixer de ses yeux froids ou de regarder par-dessus votre épaule comme s'il attendait l'arrivée de quelqu'un.

J'avais le sentiment d'être mariée à un jouet en bois. Il se montrait indifférent envers les enfants. Il leur achetait des petits cadeaux quand il se rendait à Simla ou à une foire quelconque dans un village voisin, mais ne jouait jamais avec eux, ne les grondait jamais ni ne les battait, comme les autres pères du village.

Il me donnait suffisamment d'argent pour acheter du riz, du beurre clarifié et des lentilles, et m'offrait des vêtements neufs à chaque Diwali. Je faisais de mon mieux pour me contenter de tout ça. Tous les matins, pendant que mon thé infusait, je me répétais : « C'est un bon mari. Il ne te bat pas, ne boit pas, n'a pas de maîtresse dans un autre village. Il ne fait que jouer aux cartes jour et nuit, ça n'a rien de condamnable. Qu'est-ce que ça peut bien faire qu'il ne sourie pas ? Tu peux très bien vivre sans un sourire ou un regard gentil. » C'étaient les paroles de ma mère, et j'essayais chaque jour de me convaincre qu'elle avait raison.

« Un mari souriant ? Qui a jamais entendu parler d'une chose pareille ? » s'est-elle exclamée quand elle est venue chez moi un jour, pour m'apporter du beurre clarifié fraîchement baratté.

J'étais assise sur le rebord de la fenêtre, le visage enfoui dans mes bras croisés, et j'avais laissé le riz déborder de la casserole.

« Réveille-toi, ma fille ! Débarrasse-toi donc de toutes ces idées farfelues. Je ne sais pas d'où tu les tiens. Pas de moi en tout cas, ça, j'en suis sûre. Ton père était un bon mari, il ne me battait jamais, sauf quand je ne salais pas assez les plats. C'est la seule

chose qui le mettait en colère. Il ne s'énervait presque jamais, mais grands dieux, si je ne salais pas assez... Un jour, d'humeur audacieuse, je lui ai gentiment suggéré de rajouter du sel lui-même, s'il trouvait que ça en manquait, et il m'a giflée avec une telle force que je me suis retrouvée à l'autre bout de la pièce. Il m'a jeté le *thali* à la figure, mais j'ai réussi à l'esquiver. Ton père était un homme bon, respecté par tout le village. Tu devrais être contente du mari que nous t'avons choisi, ma fille. Une fille aussi grande que toi, plus grande que tous les hommes. »

J'observais souvent les autres femmes du village, elles avaient toutes l'air satisfaites de leur sort. J'étais donc la seule à en vouloir plus ? Qu'est-ce qui n'allait pas chez moi ? Non seulement j'étais plus grande que toutes les autres femmes que j'avais croisées dans ma vie, mais mon cœur aussi était différent du leur. D'après ma grand-mère, c'était à cause de tout ce venin brûlé qui infestait l'air le jour où je suis née, mais d'après ma mère, c'était à cause du cinéma. Lorsque je n'étais encore qu'une fillette, j'ai accompagné mes frères à l'autre bout du village, où un homme avait apporté une machine bizarre dans une énorme boîte noire et l'avait installée à côté du temple. Au moment où la nuit est tombée, de la musique s'est échappée de la boîte et tout le monde s'est précipité pour voir ce qui se passait. Les anciens ont crié aux démons et sont restés à bonne distance, mais nous, les enfants – rien que des garçons à part moi –, nous sommes agglutinés autour de la boîte comme des abeilles, curieux de

voir ce que l'homme allait faire ensuite. Il a déroulé un grand drap blanc et l'a accroché sur le mur. Avant de comprendre ce qui était en train de se passer, nous avons vu des silhouettes se mettre à danser sur le drap. Les femmes portaient des saris, comme les dames de la ville, et les hommes avaient les cheveux aussi ondulés et brillants que ceux des petites filles. Ils dansaient, chantaient, se juraient de s'aimer, le sourire aux lèvres en toutes circonstances, même quand le père de l'héroïne a menacé de l'enfermer dans une cellule. J'ai trouvé ça magique et j'aurais voulu le revoir encore et encore. Lorsque je suis rentrée à la maison, ma mère m'a flanqué une raclée et ne m'a donné que du pain sec pendant deux jours, tout ça parce que j'étais allée au cinéma. J'étais la seule fille du village à avoir osé y aller, et tout le monde a fait en sorte que je m'en souvienne jusqu'à la fin de mes jours.

Je n'ai jamais souhaité que mon mari ait les cheveux brillants et ondulés, qu'il chante ou danse. Je voulais seulement qu'il me regarde et me sourie. Ce souhait, si simple soit-il, était si violent que j'en avais mal au cœur. Mais les années se sont écoulées, ma longue tresse noire est devenue grise, même si au fond de moi j'étais toujours une jeune fille. Mon cœur a vieilli lui aussi, sans pour autant se calmer. Il me faisait doucement souffrir, tout comme mes genoux, mes pieds et mon dos.

Je suis âgée maintenant, me suis-je dit un beau matin. J'ai de bons fils, des belles-filles dociles, des petits-enfants en bonne santé. Le soir, avant de me coucher, je me répétais ces paroles. Mais quand je

voyais mon mari couché à mes côtés, le dos tourné, indifférent, et que j'entendais retentir ses ronflements exaspérants, il m'arrivait encore bien souvent d'éclater en sanglots. Il ne m'a jamais entendue pleurer, cela va de soi.

Si seulement il avait bien voulu me sourire, juste une fois, je n'en demandais pas plus. Un petit geste de rien du tout, pour me montrer qu'il avait remarqué que je vivais avec lui dans cette maison, que j'étais son épouse, la mère de ses enfants. C'était donc trop demander ?

Je regarde maintenant la maison depuis les cieux, et je me souviens combien j'ai essayé de le déridier, du mieux que j'ai pu, pendant toutes mes jeunes années. Je cuisinais ses plats préférés, je faisais en sorte que ses vêtements soient propres et reprisés toutes les semaines. Je nettoyait ses chaussures avec de l'huile pour qu'ils ne moisissent pas. Je m'occupais de la maison. Je surveillais même le bétail puisqu'il refusait de s'approcher de l'étable. Il était pris d'éternuements à chaque fois qu'il croisait une vache.

« Mon fils est très sensible, il n'est pas taillé pour les travaux physiques. Il aurait dû travailler comme fonctionnaire, derrière un bureau. Si seulement son défunt père avait eu le bon sens de l'envoyer à l'école ! » ne cessait de se lamenter ma belle-mère.

Je me demande si je vais la croiser, maintenant que je suis morte moi aussi. J'espère que non. Elle serait capable de m'en vouloir d'être morte avant mon mari et de l'avoir obligé à dépenser tout cet argent pour se remarier. Mais je pense qu'elle m'en

voudrait surtout d'avoir échappé au veuvage, contrairement à elle. Je n'ai pas été obligée de ne porter que du blanc, de vivre dans l'arrière-cuisine de la maison et de ne manger qu'une fois par jour. Je n'ai pas eu à me cacher quand une jeune mariée arrivait au village, on ne m'a pas non plus interdit de toucher aux plats préparés pour les femmes enceintes. J'ai porté un *dupatta* rose et des bracelets en verre rouge jusqu'au jour de ma mort.

Progressivement, j'ai appris à maîtriser mon cœur. La vie recèle quantité de belles choses, j'ai donc décidé de me concentrer sur ces petits bonheurs et de m'en contenter. Une bonne récolte, une vache qui met au monde un veau en bonne santé, la pluie qui tombe à temps pour préparer la terre avant les prochains semis, ou un hiver clément au cours duquel aucun enfant ne meurt.

Finalement, un beau matin, je me suis réveillée et me suis rendu compte que j'avais oublié ma peine. J'ai vu mon mari assis dans la cour à siroter son thé, comme tous les matins, le regard perdu, et je me suis demandé pourquoi j'avais tant pleuré dans l'attente d'un sourire ou d'un mot gentil de sa part. Pourquoi je m'étais infligé autant de souffrances pendant toutes ces années. J'ai continué à cuisiner ses repas, laver ses vêtements, reprendre son manteau et ses calottes, mais je n'y mettais plus autant de cœur et d'âme qu'auparavant. Moi aussi, désormais, je le regardais sans le voir. Il a continué à jouer aux cartes derrière l'étable, et j'ai continué à vivre ma vie, sans le remarquer. Il aurait pu être une ombre sur le mur. J'avais moi aussi atteint ce

contentement et cette satisfaction que ressentait les autres femmes. Et puis un jour je me suis écroulée, morte.

Si vous voyiez mon mari aujourd'hui, vous ne le reconnaîtriez pas. Il a terriblement maigri, ses cheveux sont tout gris et sa toux s'est aggravée. En revanche, il a toujours ce regard froid et distant. Mais ce qui m'a vraiment surpris, c'est qu'il refuse de jouer aux cartes et passe ses journées à pleurer. On dirait bien qu'il pleure ma mort. J'ai du mal à y croire et je passe la plupart de mon temps à l'observer pour essayer de comprendre. Qui est donc cet homme avec lequel j'ai passé ma vie ? Il ne m'a jamais adressé un seul sourire, et voilà qu'il passe ses journées à sangloter comme une fillette. Apparemment, il a le cœur aussi brisé que l'était le mien. Il me rappelle ce jeune garçon qui n'a pas cessé de geindre sur ce sentier montagneux parce que ses chaussures lui faisaient mal aux pieds, sauf que maintenant c'est pour moi qu'il pleure.

Nos fils sont partis travailler en ville et il fallait bien quelqu'un pour s'occuper des terres et de la maison, alors ses frères l'ont forcé à se remarier. Cette nouvelle épouse, beaucoup plus jeune que lui, fait de son mieux pour lui plaire. Elle lui cuisine des friandises et lui apporte du thé bien chaud, mais il se contente de la regarder froidement, comme il le faisait avec moi.

« Ne te rends pas malheureuse, ma fille, apprends à vivre avec », ai-je essayé de lui crier d'en haut, mais elle ne m'entend pas.

Je vois mon mari assis sur un rocher, loin de la maison, le regard perdu vers le sommet de la montagne. Je sais qu'il fixe l'endroit où je me suis écroulée. J'ai de la peine pour lui. Comment aurais-je pu me douter qu'il serait si triste après ma mort ? Cet imbécile aurait pu me dire que je comptais pour lui, quand j'étais encore en vie. Il aurait pu me sourire, ne serait-ce qu'une seule fois. Il a eu trente-sept ans pour le faire.

Vous savez, je sais compter maintenant. Les chiffres ne sont plus des signes incompréhensibles. Mon cerveau est étonnamment vif dans ce monde de nuages, beaucoup plus vif que quand j'étais sur terre. Mais à quoi bon, puisque je suis morte, et puis, comme disait tout le temps ma mère : « A quoi cela nous sert-il d'apprendre, à nous, les femmes, sinon à nous donner mal à la tête ? »

Je la vois tous les jours ici, mais elle a l'air si jeune, si différente de celle que je connaissais. Mon père n'est pas là. Il doit y avoir des compartiments séparés pour les hommes et les femmes, comme dans les toilettes de l'hôpital, en ville.

Je passe mes journées à flotter au-dessus de mon village et j'apprends plein de choses que je ne savais pas. Les secrets des autres foyers virevoltent jusqu'à moi tels des cerfs-volants, et j'entends les maris et les femmes chuchoter derrière les portes closes. Je sais quel mari bat sa femme et quelle femme donne du vin de riz coupé à l'eau à son mari. Je sais désormais que même si toutes les femmes ont l'air satisfaites de leur sort, elles ont en elles des attentes qu'elles ont préféré rouler en boule et jeter dans un

coin pour tenter de les oublier. Je sais aussi qu'aucun homme de notre village n'a jamais souri à sa femme ni ne lui a avoué qu'il serait fou de tristesse le jour où elle mourrait.

On n'apprend tout ça qu'une fois qu'il est trop tard... trop tard pour tous les deux.